

CHAPITRE I

9 avril 1815

Une soirée à l'Opéra

Adélaïde Hadot, plume agile du *Journal des Dames et des modes*, presse le pas vers le théâtre de la porte de Carinthie, qui s'est elle-même volatilisée six ans auparavant. C'est en effet par un bombardement que Napoléon avait salué son départ de la ville qu'il occupait depuis quatre ans, sans doute pour célébrer son mariage avec une princesse autrichienne.

Ce soir, un des deux opéras de Vienne donne *Fidelio*, avec Anna Milder dans le rôle de Léonore et Julius Radichi dans celui de Florestan.

À Paris, cela fait trois semaines que Napoléon a formé un gouvernement, que Joseph Fouché, désormais duc d'Otrante, est à nouveau ministre de la police, et que Benjamin Constant planche sur une réforme constitutionnelle.

Il aurait été plus élégant pour Mlle Hadot de se rendre au théâtre en fiacre. Mais l'affluence des chevaux portant cavaliers ou tirant carrosses, calèches et cochés des rois et reines, généraux, ministres, marquises, diplomates, cuisiniers, musiciens et mouchards de l'Europe entière, produit un embarras tel qu'il est presque impossible de se déplacer autrement qu'à pied. De plus, elle n'est riche que de son esprit et de sa bonne mine.

Adélaïde Hadot n'est pas non plus encombrée de particule. Elle l'est cependant un peu du nom et du renom de sa mère, Marie-Adélaïde Barthélémy-Hadot, veuve d'un instituteur révolutionnaire, autrice déjà célèbre de treize pièces de théâtre,

de mélodrames et d'opéras, et de quatre romans en plusieurs volumes. Cette sommité avait eu la maladresse ou la méchanceté d'appeler sa fille comme elle, en plus court. Adélaïde ne sait pas encore que tout ce qu'elle écrira dans sa vie sera attribué à sa mère. Pour l'instant, elle n'a rien trouvé de mieux que de couper en deux le patronyme maternel et d'en tirer deux entités différentes. Sous le nom d'Adélaïde Hadot, elle est une grande fille brune de vingt-deux ans, à laquelle les robes à la grecque, malheureusement destinées à passer de mode avec l'Empire, vont à ravir. Sous celui du chevalier Barthélémy, elle est un jeune homme coiffé à la Titus et à l'œil vif. Il est plus commode de courir aux vaudevilles et de glaner les avis du parterre en redingote.

Ces talents n'avaient pas échappé à l'exacte police de l'Empire. Son chef, à peine revenu aux affaires, avait fait prier Mlle Hadot d'aller promener ses oreilles, sous l'identité de Charles Antoine Honoré Barthélémy, chevalier supposément natif des environs du lac de Genève, aux abords du Congrès de Vienne que l'on supposait, non sans raison, dérangé par le vol de l'Aigle. Il était en effet à craindre qu'un passeport émis par les autorités impériales françaises fraîchement réinstallées n'y serait pas bien vu.

Dix jours de diligence plus tard, à raison de sept kilomètres à l'heure, Mlle Hadot, nullement fourbue, avait pris ses quartiers un peu à l'écart de la ville, à l'extérieur des remparts, dans un quartier populaire. Pour une somme assez modique, payée par le gouvernement français, elle avait élu domicile à l'auberge de la *Schöne Schäferin* – La Belle Bergère, au 43 de la Grand-rue de Gumpendorf.

Adélaïde Hadot, qui n'est qu'à une vingtaine de minutes à pied des remparts de la ville, a eu de la chance. Les quelques cent mille étrangers ayant afflué à l'occasion du Congrès, qui pour représenter, qui pour négocier, qui pour briller, qui

pour servir, qui pour gravir, qui pour se divertir ou divertir les autres, ont totalement engorgé le marché. Des éminences ont dû se loger à prix d'or dans des faubourgs lointains et de façon rudimentaire. Mais au moment où Adélaïde Hadot arrive, les états-majors de l'Alliance commencent justement à quitter la capitale des bals et des fêtes en vue de leurs retrouvailles probables avec l'armée que l'on appelle en France, « la Grande », et dont Napoléon est en train de rassembler les morceaux. C'est ainsi qu'un fonctionnaire de quelque cabinet parisien lui a trouvé une mansarde dans cette auberge qui n'a de pastoral que le nom, désertée la veille par un aide de camp saxon.

Adélaïde Hadot n'a pas une idée très précise de sa mission. Depuis son arrivée, cinq jours plus tôt, elle s'est contentée de flâner sur la place du Graben, écoutant des mécontents, juchés sur des chaises autour de la colonne de la peste, déclamer contre l'état du monde. Elle ne comprend pratiquement rien aux diatribes de ces Démosthènes des rues s'exprimant dans un dialecte opaque. La police de l'Empire ne s'y intéresse guère, tant leur audience est mince. Depuis des mois, la foule viennoise préfère de beaucoup acclamer les souverains. Il est vrai que les rois l'ont régalée d'un spectacle permanent. Ils se sont offert mutuellement des ordres de leurs pays respectifs, celui de la Jarretière, de l'Éléphant, du Phénix, de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge ; ils se sont fait cadeau de régiments entiers et de bannières brodées par les reines, ce qui a donné lieu à de très belles fêtes en plein air. Tout cela coûte finalement quarante millions de francs. Mais qui s'en soucie ? Adélaïde Hadot, dans les bottes usées du chevalier Barthélémy, prend de vagues notes, déterminée à arrondir sa bourse grâce à quelques chroniques de spectacle et billets bien tournés à destination du *Journal des Dames et des modes*.

Ce n'est pourtant pas pour entendre l'opéra de Beethoven qu'elle se rend au théâtre ce dimanche soir-là, le cœur battant.

Elle a abandonné sans regret les habits défraîchis du chevalier suisse, car elle est invitée à rencontrer, dans la loge du directeur du théâtre, une très grande dame de lettres. Elle serre dans sa pochette un billet, signé par monsieur le conseiller aulique Leopold von Eichthal, directeur adjoint des deux opéras de la ville, qui lui a été remis la veille à la porte de La Belle Bergère par un garçon en livrée.

Arrivée au bas de la Grand-rue du quartier de Gumpendorf, elle s'engage sur le glacis, l'espace vert qui ceinture les remparts, ou ce qu'il en reste. Il faut avouer que les canons de Napoléon ont merveilleusement dégagé la vue. En ce début de soirée printanière, depuis la lisière du faubourg jusqu'au palais impérial, ce n'est que champs, gazons et bosquets bruissant de musique, de conversations et de rires. De petits orchestres sont installés sous des gloriottes, des jeunes filles vendent de la limonade derrière des étals rouges et blancs. La foule joyeuse et chamarrée, parsemée de beaucoup d'uniformes, s'écoule dans les allées.

Adélaïde Hadot, un peu grisée par la joie de vivre de l'aimable peuple ennemi, traverse le glacis jusqu'au pont de bois qui amène à l'ancienne porte de Carinthie, reconstruite après le bombardement français. La presse est si grande, que, pendant le Congrès, on entre dans la ville par l'ancienne porte et on en sort par une nouvelle, ménagée dans les fortifications. Non loin de là se trouve la grande bâtisse carrée et illuminée du théâtre, à peu près à la hauteur de l'actuel hôtel Sacher. À la vue du billet paraphé, un employé de l'opéra, en bas blancs, la guide jusqu'à une loge, au premier étage, à gauche. Elle retient sa respiration. Bien sûr, elle a rencontré, dans l'entourage de sa mère, maintes romancières et poétesses illustres – Fortunée Briquet, Constance Pipelet, et même l'immortelle Victoire Babois, mais quand elle distingue, dans la pénombre de la loge, tout à fait en retrait, l'autrice de *Delphine* et de

Corinne, drapée dans une ample robe de velours cramoisi, elle a conscience d'être arrivée au sommet de l'Olympe et tremble de vénération pour sa grande prêtresse. Celle-ci lui présente von Eichthal, un homme aux yeux bleus et cheveux blancs d'une soixantaine d'années. Accoudé à la rambarde, il lui sourit finement. Derrière lui, Adélaïde aperçoit, dans un éblouissement, les loges enveloppées de tentures rouges, écrans débordant de bouquets, de cascades de brillants, de monceaux de turbans, rubans, plumes, épauettes, dorures embrasées par l'étincellement des flambeaux. Mme de Staël semble ne vouloir offrir aux regards ni sa jeune invitée ni elle-même. Elle fait signe à la jeune femme de s'asseoir auprès d'elle, au fond de la loge dont le directeur adjoint a donné ordre d'interdire la porte. Sur un guéridon sont posés des verres remplis de vin de Hongrie. Adélaïde, vêtue d'une robe en soie jaune retaillée dans un vêtement d'occasion, acheté au Carreau Beauvau Saint-Antoine, n'est pas fâchée de rester dans l'ombre.

— Nous aurons la chance d'entendre encore une fois Mlle Milder. Elle nous quitte pour l'opéra de Berlin dans quelques semaines, dit le conseiller aulique qui parle très bien le français, comme presque tout le beau monde en Europe. Savez-vous qu'elle est notre Léonore, ici, depuis 1805 ? Elle chantait déjà dans la première version de l'opéra qui avait été si mal reçue par messieurs les officiers français. Il y en avait beaucoup dans le parterre, en ce temps-là.

— La France n'a pas l'oreille musicale. Elle est devenue toute militaire, tranche Mme de Staël. Et puis, applaudir les Italiens, passe encore, mais une œuvre allemande, en allemand !

— Ils n'avaient pas encore pu lire votre plaidoyer en faveur de notre poésie et de notre musique, divine Corinne. L'auteur a aussi beaucoup amélioré la partition. Et puis, il faut être juste, Bonaparte a offert à Mlle Milder de venir chanter à Paris et elle a refusé, heureusement pour nous. Mlle Hadot ne parle

pas notre barbare idiome, je suppose ?

Adélaïde hoche légèrement la tête, dans un mouvement qui ne veut dire ni oui ni non. Justement, depuis la parution de *De l'Allemagne*, sortie de la main illustre qui lui tend en ce moment un verre, elle avait beaucoup lu. Elle avait appris des rudiments d'allemand et s'était trouvée capable, avec beaucoup d'efforts, de traduire des fragments de Klopstock, faisant de son mieux pour ressentir l'étrange enthousiasme manifesté par Mme de Staël à l'égard du lourd poète.

On joue l'ouverture, mais dans toutes les loges, les bavardages vont bon train, et les verres de tokay ou de champagne sont remplis et vidés en cadence.

— Savez-vous que c'est à Vienne que ce livre a été sauvé ?

En 1810, sur l'ordre du général Savary, ministre de la police, les épreuves et tous les exemplaires de *De l'Allemagne*, à peine sortis des presses de l'imprimeur, avaient été détruits, entraînant la ruine du libraire Nicolle. Auguste Schlegel en avait sauvé une copie et l'avait emmenée avec lui à Berne, dans des conditions rocambolesques, et de là, en Autriche.

Mme de Staël s'y était déjà rendue en 1808 en compagnie des deux frères Schlegel. Que vient-elle y faire, sept ans plus tard ? Retrouver de vieux amis, le baron de Stein, Friedrich von Schlegel, ou son ancien amant, le prince de Talleyrand ? Humer l'atmosphère des chamboulements politiques ? Ou juste écouter de la musique ?

Elle pourrait bien aussi avoir un calendrier politique. Elle redoute peut-être l'extension de la guerre. Elle plaide pour la neutralité de la Suisse et ambitionnerait de rallier à cette cause aussi bien Talleyrand qu'Alexandre III. Elle a éventuellement besoin de voir le premier pour le persuader de rejoindre le roi de France à Gand et d'accepter un poste de ministre. Elle aurait besoin de parler au second pour le persuader de s'opposer au démembrement de la France.

Le conseiller aulique commente les nouvelles du jour. Des fonds affluent de tous les coins de l'Empire, jusqu'à la communauté juive de Trieste, qui contribue à hauteur de deux mille florins au soutien des préparatifs de guerre. Dans une déclaration, le pape, qui a déjà pris la fuite, dit sa préoccupation. On a trouvé dans le Prater le cadavre d'un inconnu en frac. On enterre le pauvre duc d'Arenberg, qui s'est tué à vingt ans en tombant de cheval, juste devant le théâtre.

Adélaïde Hadot ne sait toujours pas ce qu'elle fait là. Elle tend le cou pour apercevoir la scène, mais d'où elle est, elle ne voit rien et n'ose faire un geste. Le conseiller aulique lui a raconté la trame de *Fidelio*, en suggérant que cet opéra a quelque rapport avec elle, bien qu'elle n'ait ni mari ni amant à sauver. Cela lui fait supposer que Mme de Staël et le directeur adjoint des théâtres connaissent ses facultés métamorphiques.

Finalement, à l'entracte, la sybille au turban articule :

— Comme vous le devinez aisément, commence-t-elle, les esprits sont suspendus depuis l'annonce du retour de l'aventurier, « le plaisant de l'Europe », selon un bon mot de Humboldt, car il ne cesse de nous divertir avec des nouveautés. En dépit de ce qu'il faut bien appeler un coup de tonnerre, cet épouvantable Congrès continue. Plus il s'avance vers sa conclusion, plus les projets et les cabales fleurissent, en marge des grandes discussions.

— Sans parler de Messieurs les médiatisés et de leur égérie, Mme de Fürstenberg, dit von Eichthal.

— Que sont les médiatisés ? ose demander Adélaïde au conseiller aulique.

— Ce sont des petits princes allemands qui se sont fait manger par de plus gros, et qui intriguent pour renverser la situation. Ils sont « médiatisés » parce qu'ils ne dépendent plus directement de l'Empereur du Saint-Empire romain germanique, qui d'ailleurs n'existe plus, mais du prince – leur mé-

diateur – qui les a avalés.

— Revenons à ce qui nous intéresse plus directement, reprend Mme de Staël. M. de Talleyrand m'a fait part de son intérêt, pour ne pas dire de son inquiétude, à l'égard d'une réunion, prétendument littéraire, qui se prépare et qui semble devoir se tenir dans son dos. L'écrivain de la délégation française, Custine, qui est ici et n'a rien d'autre à faire que de se promener au Prater, n'a pas été consulté non plus. Il m'est acquis et ne me cacherait rien : j'ai dédié *Delphine* à sa mère. Humboldt n'en sait pas davantage, naturellement.

— C'est un de mes amis, le comte Hartig – un médiatisé, lui aussi – qui l'a évoqué en présence du prince de Talleyrand, apparemment à l'étourdie. Il pense qu'il s'agit de parler de littérature française.

— Si ce n'était que cela, cela n'exigerait aucun secret. Selon Talleyrand, il s'agirait de limiter l'influence de la France et de son esprit dans l'Europe nouvelle. Il croit savoir que mon ancien ami, Friedrich von Schlegel, maintenant si réactionnaire qu'il s'est brouillé avec son frère Auguste, et M. de Gentz, un esprit supérieur qui n'est pas l'ami des Lumières, sont à la manœuvre. Cela se fait donc avec l'aveu du prince Metternich. Vous comprendrez aisément que M. de Talleyrand, animé par l'intérêt supérieur de son pays, veuille savoir ce qui se passe. Or Hartig, jeune poète tout à fait prometteur...

— Il écrit dans les journaux sous le nom de Gotthelf Zurecht, ce qui veut dire à peu près « L'aide de Dieu, à juste titre ».

— ... a confié à M. de Talleyrand qu'il n'était pas trop satisfait d'être convié à cette réunion, parce qu'il rougit de son français. Il cherche pour cette occasion un secrétaire du pays de Molière, celui de Rousseau fera bien l'affaire, et M. l'Ambassadeur a pensé à vous. Talleyrand m'a dit : « Ce n'est pas que M. le duc d'Otrante ne nous ait envoyé au moins deux